

L'EFFET DELPHY

[Laurence Bachmann](#), [Ellen Hertz](#), [Marianne Modak](#), [Patricia Roux](#), [Lucile Ruault](#)

Éditions Antipodes | « [Nouvelles Questions Féministes](#) »

2022/2 Vol. 41 | pages 8 à 16

ISSN 0248-4951

DOI 10.3917/nqf.412.0008

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2022-2-page-8.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Antipodes.

© Éditions Antipodes. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Édito

L'effet Delphy

**Laurence Bachmann, Ellen Hertz, Marianne Modak,
Patricia Roux et Lucile Ruault**

*C'est une bonne idée de faire ce numéro,
comme ça, je saurai ce que j'ai fait de bien.*

Christine Delphy, le 13 mars 2022

Ce numéro spécial de *Nouvelles Questions Féministes* entend relayer la vitalité et l'actualité de l'œuvre de Christine Delphy. Début 2021, nous lançons l'appel à contributions «Faire avec Delphy». Il aura fallu que Christine entame sa 80^e année et que certaines d'entre nous aient déjà passé vingt ans dans le comité de rédaction de la revue à ses côtés pour que nous entreprenions de lui consacrer un numéro !

Chacun à leur manière, les trente-trois textes publiés ici montrent comment les écrits et les interventions de Delphy viennent questionner des expériences communes aux femmes, mais également l'action politique et scientifique, la réflexivité et les postures personnelles. Il en ressort que sa pensée transforme des trajectoires militantes et intellectuelles, elle peut même transformer des vies. «Faire avec Delphy» provoque ces changements, par des débats et des confrontations, des émotions et des expériences, par des manières fortes de s'approprier son travail théorique et engagé.

Les textes proposés nous emmènent dans de multiples régions du monde, à l'image des écrits de Delphy traduits dans de nombreuses langues. Ils proviennent des espaces francophones bien sûr – France, Québec et Suisse –, mais aussi d'Angleterre, d'Australie, de Colombie, d'Espagne, des États-Unis, de Grèce, d'Italie et de Tunisie. La pensée de Delphy voyage, et ses amitiés aussi. Dès lors, la rencontre avec Christine prend des chemins multiformes : la plupart des auteur-e-s du numéro l'ont rencontrée par le militantisme et par leur activité intellectuelle ancrée dans des disciplines diverses, dans des cadres universitaires, mais aussi en dehors, quand d'autres l'ont découverte

par des émissions de radio, des documentaires¹ ou des interventions à la tribune dont elles ont particulièrement apprécié l'humour décapant.

Pour créer ce numéro, nous avons donné pour consigne aux auteur-e-s de privilégier des textes courts et incisifs, considérant qu'un tel format ferait écho à l'écriture de Delphy. Ce dispositif a aussi permis à chacun-e de s'exprimer dans sa langue et que son texte soit traduit². S'intéresser aux différentes manières de « faire avec Delphy » nous a inévitablement menées vers un numéro ouvert à différentes générations et à des profils hétérogènes de féministes, agissant dans de multiples domaines. En ce sens, nous avons choisi de jouer pleinement le jeu du titre du numéro : nous avons laissé libre champ aux auteur-e-s pour décrire leurs manières de s'approprier la pensée de Christine Delphy, ses actions et ses écrits, sans prendre position, notamment dans cet édit, sur le « vrai » ou le « faux » des propos tenus. Nous ne sommes pas allées au-delà d'un souci minimal d'accessibilité des textes au plus grand nombre, de pertinence et de cohérence d'ensemble pour la construction du numéro. Cette démarche suppose une certaine prise de risque, et il se peut que d'aucun-e-s n'approuvent pas tout ce qui est écrit sur Delphy dans ces pages, y compris au sein du comité de rédaction de la revue.

Les divers témoignages sur l'appropriation militante, personnelle, intellectuelle de l'œuvre de Delphy forment un ensemble de textes très riche, à la fois hétéroclite et témoin de l'apport du féminisme matérialiste qu'elle a conceptualisé. Sans doute parce que ses activités de théoricienne et de militante n'ont cessé de s'entrelacer, ses idées restent incisives et indispensables pour qui veut penser le monde en féministe et s'investir dans une lutte radicale contre le patriarcat ; ses engagements au fil du temps attestent d'une pensée en mouvement, courageuse et à l'affût des formes, sans cesse renouvelées, d'injustices sexistes, racistes, lesbophobes et homophobes. Autrement dit, l'œuvre³ et le parcours de Delphy sont mus par une visée aussi bien analytique que transformatrice des rapports sociaux, nourrissant nombre d'engagements et de débats.

En racontant la manière dont elles se sont approprié les idées de Delphy, les auteur-e-s décrivent comment celles-ci ont bousculé leur trajectoire, non seulement personnelle, mais aussi associative, politique, professionnelle, parentale et amicale. Sa pensée bouleverse parfois des vies

1. En particulier les deux films de Florence Tissot et Sylvie Tissot : *Je ne suis pas féministe, mais...* et *L'Abécédaire de Christine Delphy*, sortis en DVD en 2015. Nous pensons aussi à *Debout ! Une histoire du Mouvement de libération des femmes 1970-1980*, réalisé par Carole Roussopoulos en 1999. Ces documentaires circulent largement dans les milieux militants et associatifs, ainsi que dans les cours d'études féministes.

2. Les textes non francophones sont mis en ligne dans leur langue originale sur le site de NQF [nouvellesquestionsfeministes.ch].

3. Répertoriée dans une bibliographie complète à la fin de ce numéro.

entières, à commencer par ses textes qui mènent à une prise de conscience pour les personnes qui s'en emparent. La rencontre avec Christine, que ce soit à travers ses écrits, dans des débats ou des manifestations, n'est donc jamais anodine. Il est d'ailleurs tout à fait significatif que les auteur·e·s n'aient eu aucune difficulté à dater ce moment⁴. Il constitue, pour reprendre leurs mots, une «révélation»⁵, un «déclat», il est à l'origine d'un «retournement», d'une bascule «inespérée» entre «un avant et un après». Plusieurs textes inscrivent cette rencontre dans le registre de l'intime, comme l'exprime une autrice en nous envoyant son article : «J'espère que mon registre n'est pas trop "personnel" : je n'ai pas su faire autrement.» De cette prime rencontre, elles gardent le souvenir d'une écriture qui les touche profondément, les questionne et consolide leurs postures féministes.

La lecture de Christine Delphy a «armé politiquement et intellectuellement» bien des auteur·e·s, elle les a mises en mouvement, leur donnant le désir d'agir : les unes montent des enseignements, d'autres créent un groupe de parole dans le cadre de leur association ou de leur institution. Une autrice nous parle par exemple d'une étudiante qui, s'étant «enflammée» à la lecture de Delphy, y a trouvé le déclat pour rédiger son mémoire. Dans l'ensemble, les autrices ont puisé une force immense dans les textes de Christine, notamment celle de nommer des situations douloureuses vécues, d'y «mettre des mots politiques» et de sortir alors du sentiment d'isolement.

Cette force provient aussi de la personnalité généreuse de Christine, passionnée, ouverte à l'amitié, aux rencontres. L'affaire du foulard en France (loi de 2004) illustre bien comment cette ouverture œuvre à la construction de sa pensée et pourquoi les groupes stigmatisés et discriminés peuvent s'appuyer sur Delphy et ses analyses pour résister : d'abord, elle souffre pour et endosse la colère de ces élèves musulmanes que la France veut exclure de l'école ; puis elle se lance dans la lutte à leurs côtés et prend la parole publiquement sur le problème ; enfin, elle explicite par écrit les raisons de cet engagement sur un ton juste, pointu, provocant et, surtout, accessible. Dans cette lutte, l'appui d'une figure du féminisme telle que Delphy a beaucoup compté, en particulier pour les femmes portant un foulard et/ou racisées qui militaient dans un climat extrêmement hostile. Mais, au-delà de sa notoriété, c'est son analyse de l'articulation entre sexisme et racisme qui a marqué toute une génération et qui continue de rayonner.

Bien des auteur·e·s de ce numéro spécial rendent compte de l'impact de cette analyse sur leur approche des rapports de domination, et même sur leur relation à Christine. Celle-ci n'a en effet pas que perdu des amies dans

4. C'est ce qui nous a incitées à établir un sommaire du numéro qui présente les contributions des auteur·e·s dans l'ordre chronologique de leur rencontre (livresque ou physique) avec Delphy.

5. Les mots mis entre guillemets dans cet éditio sans que soit indiqué le nom de leur auteur·e sont tirés des textes publiés dans le numéro.

l'affaire du foulard (sa position, portée par deux numéros de *NQF* en 2006, avait fortement divisé et divise toujours le mouvement féministe), elle en a gagné de nouvelles. Si le féminisme matérialiste est une source d'inspiration et un ancrage dont témoignent les récits des auteur·e·s, l'amitié de Christine ou son soutien joue également un rôle important dans leur trajectoire intellectuelle et politique.

La détermination et l'intransigeance de Christine sont d'autres aspects de sa personnalité qui peuvent être des ressources pour penser et agir et qui, en même temps, impressionnent. « C'est quelque chose qui a toujours existé dans ma vie : ne pas être d'accord », nous assure-t-elle lors d'un entretien l'été dernier⁶, tout en reconnaissant le rôle crucial qu'ont joué ses parents dans cette posture. Delphy aime la confrontation d'idées, ce qui est parfois intimidant quand on la côtoie. Sans compter la force de sa conviction (« Je sais que j'ai raison », dit-elle, facétieuse, à une autrice du numéro). « Faire avec Delphy », c'est alors non seulement débattre avec elle ou ses idées, mais aussi se débarrasser de ce carcan d'intimidation qui paralyse.

Christine a parfois entretenu cette atmosphère d'intimidation, par son sens de la répartie, par exemple lorsqu'une autrice lui demande comment faire la révolution et qu'elle réplique : « J'ai déjà répondu à cette question il y a vingt ans. » Certes, la plupart du temps, l'intimidation relève d'une projection, les autrices se disent « impressionnées », voire « terrifiées », et cela révèle sans doute aussi des enjeux normatifs intrinsèques aux positionnements féministes et aux jugements qui l'accompagnent. Car le féminisme est exigeant, avant tout pour les féministes elles-mêmes. Sur les plans cognitif, affectif et social, en s'opposant aux structures patriarcales, il oblige chacune à nager continuellement à contre-courant et à se questionner sur les formes de sexisme que nous avons intériorisées, voire sur la haine de soi qu'entretient le système de genre. Christine reconnaît du reste pleinement cette difficulté, elle la thématise et, ce faisant, nous ôte un

C'est quelque chose qui a toujours existé dans ma vie : ne pas être d'accord. [...] Dans un dîner, il y avait un cousin de mon père qui était là avec sa nouvelle femme – il changeait de femme assez souvent. À un moment, j'interviens dans la conversation pour contredire mon père, ce qui était assez courant, cette femme a pris la parole pour dire : « Comment pouvez-vous parler ainsi à votre père ? » Il y avait aussi deux autres amis de mes parents qui étaient contents que quelqu'un ferme la bouche à Christine. Et, en fait, mon père a dit : « Mes filles peuvent dire ce qu'elles veulent, ce n'est pas un problème pour moi. » Il acceptait que je prenne la parole, que je dise ce qui me plaisait et ne me plaisait pas. Il trouvait ça normal.

6. Entretien mené par Marianne Modak et Lucile Ruault, en juillet 2022 chez Christine. Les encarts émailant cet éditio sont tous des extraits de l'entretien.

peu de notre culpabilité, du sentiment d'inadéquation et d'insuffisance qui nous empêche d'avancer en tant que féministes.

Pour dépasser ces obstacles, empruntons à Christine son humour. Avec son style impertinent, elle se moque des dominants, reprend leurs propos pour les tourner en dérision et conforter les femmes dans leurs raisons d'être en colère et de résister. Ce ton grinçant nous «fait beaucoup de bien», d'autant qu'il dérange, notamment parce qu'il sort des convenances universitaires.

Du reste, Delphy n'a guère acquis sa notoriété par sa position académique. Si elle est reconnue aujourd'hui comme une théoricienne féministe incontournable, c'est parce qu'elle a donné de la voix aux opprimées avec des concepts forts, dont les auteur-e-s rendent largement compte dans leur article. En effet, tout au long de sa carrière, elle s'est impliquée dans le

Mon sentiment là-dessus, c'est que, quand on a fait Questions Féministes, on n'a rien demandé à personne! Et surtout pas à l'université. Ceci dit, dans la première partie de QF, on était quand même – avec Colette Guillaumin, Nicole Claude Mathieu, moi, Emmanuelle de Lesseps et puis Monique Piazza –, on était quand même plus ou moins universitaires, mais on ne demandait pas l'aval, la bénédiction de ceux qui ont une position importante dans l'université. [...]

C'était ça la grandeur de QF, c'était qu'une fois qu'on était d'accord entre nous, eh bien, on le publiait! [...] c'était tellement dans des rapports d'amitié que je ne me rappelle plus à qui j'ai fait lire quoi!

Il faut en effet que les textes soient accessibles. Ça ne peut pas l'être pour toutes les femmes de tous les milieux, mais que ce soit le plus vaste possible.

mouvement des femmes clairement plus que dans l'université. Son esprit d'indépendance s'est construit hors de l'académie, notamment dans le collectif de la revue qu'elle a contribué à créer: *Questions Féministes*. La puissance des textes de QF doit beaucoup aux liens d'amitié entre les membres du collectif, mais aussi aux ponts très solides qu'elles ont su établir entre théorie et politique. Leur vision de cette articulation, exposée dans leur texte introductif du premier numéro de QF, a d'ailleurs interpellé plus d'une des autrices qui travaillent dans la recherche universitaire. Le collectif écrit en effet, en 1977 (p. 3), que «“théorique” désigne trop souvent des textes inaccessibles, apanage d'une élite sociale [...] – comme si le caractère incompréhensible d'un texte était la preuve de sa “scientificité”, de son “sérieux”. Cette équation, nous voulons la briser. Notre but est de restituer son vrai sens à la théorie et, du même coup, qu'elle soit l'affaire de tout le monde. [...] Car est théorique *tout discours, quel que soit son langage*, qui tente d'expliquer les causes et le fonctionnement, le pourquoi et le comment de l'oppression des femmes [...]; tout discours qui tente de tirer des conclusions politiques, qui propose une stratégie ou une tactique au mouvement

féministe.» *QF* était donc un outil devant rendre possibles l'élaboration et la diffusion d'une pensée politique: «En lançant une revue théorique, le collectif ne se distanciant nullement de la politique: il considérait que la production de la théorie servait des fins politiques. Il ne s'agissait pas, pour elles, de quelque chose d'obscur, d'inaccessible et de retiré de l'expérience [...]. La théorie devait être redéfinie pour servir le féminisme.»⁷

C'est ce à quoi Christine s'est attelée tout au long de sa vie. Elle a mené son parcours d'intellectuelle en dédaignant l'entre-soi académique et le repli sur un langage scientifique, aussi hautain qu'inaccessible. Cette mise à distance démystifie les codes d'un idéal de masculinité dominant la production des savoirs et permet de construire de nouvelles connaissances qui, elles, partent des expériences des femmes. Des expériences vivifiantes, parce qu'émancipatrices, comme dans le mouvement féministe ou dans «ses» revues, *QF* et *NQF*, mais aussi douloureuses, car vécues dans un monde où les femmes sont une classe opprimée. Tel est le cas de ce qu'elles expérimentent dans l'espace conjugal ou familial, pierre angulaire de la théorie de Delphy sur leur exploitation économique. Comme elle nous le livre en entretien, de même que plusieurs autrices de ce numéro le font lorsqu'elles évoquent leur socialisation primaire, elle a commencé par observer dans sa propre famille les rouages de cette exploitation. L'observation est sa méthode de recherche privilégiée, par laquelle elle interprète ce qui ne se dit pas – que les femmes et leur travail sont invisibles, y compris dans les lois et dans les travaux des sociologues sur lesquels elle exerce son regard critique dès ses premiers pas de chercheuse au CNRS.

Cette critique d'un savoir universitaire hermétique et qui se veut objectif, alors qu'il nie l'existence et l'oppression des femmes (à l'époque, ce n'était pas une question scientifique), a contraint Christine pendant tout un pan de sa vie, comme d'autres féministes radicales, à

Une fois, j'avais fait lire quelque chose à ma mère, un article publié dans une revue ordinaire sur le fait que les femmes prenaient souvent la plus petite part [des repas], elle avait lu ça et m'avait dit: «Ah tu t'en souviens!» Ben oui, j'avais vu ma mère; et Dieu sait qu'elle emmerdait mon père, elle n'avait pas l'air d'une femme dominée en particulier, mais elle l'était par la société en général.

[Ma démarche] c'était l'observation, dans les textes, de la façon dont les femmes étaient traitées dans les travaux. Il n'y avait absolument pas de place pour les femmes en tant que femmes. Elles étaient toujours considérées comme faisant partie du mari. C'est ça pour moi les bases empiriques. La mise contre terre des femmes, elle ne venait pas du ciel ou de paroles d'amour, non, ça faisait partie de la loi.

7. Stevi Jackson (1996). *Christine Delphy*. Londres: Sage, coll. «Women of Ideas», p. 21 (notre traduction).

une relative marginalité au sein du monde académique. Progressivement, sa pensée s'est toutefois diffusée dans les segments des disciplines qui se redéfinissent en sciences humaines et sociales avec une perspective féministe. Une diffusion certainement soutenue par la clarté de son écriture, dont les auteur-e-s se délectent, soulignant à l'envi le caractère percutant de ce qu'elle écrit. Christine tient beaucoup à cette clarté : les mots politiques avec

lesquels elle traduit les vécus subjectifs des dominé-e-s, les conditions matérielles de leur existence et leurs révoltes doivent être accessibles au plus grand nombre. Au même titre que son humour et son maniement exceptionnel des métaphores, grâce auxquels elle parvient à rendre claires pour son public des choses qui ne sont pas faciles à comprendre et encore moins à digérer, l'écriture limpide reflète le choix de Christine de garder ses distances avec l'académie, pour pouvoir penser librement et militer. Son intégration au CNRS à la fin des années 1960 lui laisse cette liberté-là et, comme le dit l'une des autrices, «sa manière d'incarner le métier de sociologue a alors été d'entrer dans les luttes collectives». L'époque était sans doute plus favorable qu'elle ne l'est aujourd'hui pour les jeunes chercheur-e-s, mais il est incontestable que la force de caractère de Christine lui a permis de frayer son chemin dans les institutions scientifiques françaises sans trop s'encombrer de leurs contraintes. Et cela quand bien même la distance avec l'académie a eu un prix, notamment lorsqu'un certain sociologue de la domination refusa son projet de thèse, lui signifiant qu'«il n'y a rien à dire sur les femmes» – un épisode qui l'emmènera faire son doctorat au Québec, où ses idées seront reçues avec plus d'enthousiasme.

Aujourd'hui, les outils théoriques qu'elle a forgés sont enseignés dans nombre d'universités et sa pensée rayonne bien au-delà de la francophonie. Les récits publiés dans ce numéro spécial en attestent, tout comme ils témoignent,

Ce qui m'avait particulièrement marquée – c'était encore l'époque des dactylographes, des femmes à qui tu donnais ton travail et qui le tapaient ; j'avais demandé à cette dactylo ce qu'elle pensait de mon style et elle m'a dit : «La différence, c'est que je comprends tout ce que vous dites.» Ça m'avait bouleversée, car j'essayais d'être aussi lisible que possible, alors que mes collègues essayaient d'être le moins lisible que possible ! Plus scientifiques !

À partir de 68, quand j'ai rencontré Monique Wittig, Christiane Rochefort et puis d'autres, eh bien franchement [le mouvement des femmes], c'était mon souci principal.

[...] L'important pour nous, c'était la revue [QF]. Une forme de militantisme aussi.

[...] Une fois qu'on était dans les petits papiers du CNRS, on était inamovible.

[Dans tes propres textes] il faut éviter de citer : tu écris un texte avec tes propres convictions, tu n'as pas besoin d'être appuyée par X ou Y ou Z. Si ce sont des femmes féministes, oui, il faut les citer ! [...] Ce n'est pas si impossible que ça, quand même !

parfois en creux, que la réception et l'appropriation de cette pensée varient selon les contextes nationaux et les événements géopolitiques. Ainsi, à lire les autrices grecques et espagnoles du numéro, il semble que les féministes trouvent dans l'approche de Delphy de quoi nourrir leurs aspirations à la liberté et à l'émancipation, dans des pays à peine sortis de la dictature. Du côté de l'Angleterre, l'analyse de Christine sur l'articulation du sexisme et du racisme est consensuelle parmi les féministes, contrairement à ce qui s'est passé en France dans l'affaire du foulard, ce qui est notamment à rapporter au modèle multiculturel que développe la politique migratoire anglaise – quand bien même ce modèle culturaliste est différentialiste. Aux États-Unis, la fascination d'une partie importante des intellectuelles pour la *French theory* d'inspiration poststructuraliste, l'accent sur les subjectivités et l'omniprésence de la question raciale produisent une orientation théorique peu à même d'intégrer l'analyse matérialiste que propose notre amie. En Italie, c'est à l'omniprésence d'une « pensée de la différence », nourrie d'une conception essentialiste des sexes, que les féministes radicales doivent faire face pour que la critique du patriarcat continue de se déployer malgré cet environnement hostile. Chacun des textes de ce numéro s'inscrit donc dans un contexte national spécifique qui oriente la manière dont les écrits de Delphy sont reçus et traduits, aussi bien littéralement que socialement et politiquement.

Les idées de Delphy traversent ainsi les langues et unissent des générations. Dans les espaces militants et dans les débats publics, de jeunes féministes s'appuient sur sa pensée pour que leurs revendications gagnent en légitimité, pour défendre un point de vue radical qui tente de renverser les logiques patriarcales des institutions (académiques, étatiques, judiciaires, etc.), ou pour s'organiser en non-mixité, de façon autonome et non sous l'emprise d'intrus dominants qui pourraient chercher à maintenir leurs privilèges. Parfois, l'appropriation de la pensée de Delphy peut passer par des affrontements considérés comme générationnels – autour du queer par exemple –, mais, s'il n'en résulte pas une rupture qui semble indépassable, c'est le plus souvent, à suivre les auteur-e-s, à un gain de force collective qu'aboutit cette appropriation. La couverture du numéro invite précisément à pérenniser ces transmissions en passant le fil d'une génération à l'autre, afin de continuer à défaire et faire avec Delphy⁸ et renouer avec son esprit frondeur, joyeux et impertinent, comme avec le mouvement féministe qui l'a portée et qu'elle a nourri.

Faire avec Delphy... sans Delphy

Alors que Christine s'apprête à se défaire de la responsabilité de la revue, nous tenons, à travers ce numéro, à témoigner au nom du comité de rédaction

8. Nous remercions chaleureusement Armelle Weil d'avoir conçu et réalisé cette couverture, ainsi que du soutien indéfectible qu'elle nous a apporté pour pouvoir publier ce numéro bien avant le délai initialement prévu.

de *Nouvelles Questions Féministes* de notre profonde gratitude pour tout ce qu'elle nous laisse. Nous entendons bien sûr poursuivre la vie de la revue dans le sillage de son approche matérialiste, tout en «l'étirant», comme le dit une autrice de ce numéro, à de nouvelles thématiques et perspectives pour répondre à de nouvelles utopies féministes. Avec Christine, cultivons ces utopies : elles sont un moyen pour penser avec envergure, savoir ce que nous voulons, tendre vers un avenir qui donne sens à nos expériences et en fait le fondement de nos luttes.

De même que la pensée de Christine et sa pratique militante ont toujours été étroitement imbriquées, les engagements et les actions des féministes aujourd'hui sont le reflet des expériences et des soucis communs des femmes. Des mobilisations récentes, comme le mouvement #MeToo ou les grèves féministes nationales en Espagne (2018) et en Suisse (1991, 2019 et ses suites), ont su fédérer des jeunes femmes sur la question des violences des hommes contre les femmes, nullement en diminution malgré plus de quarante ans de politiques étatiques, ainsi que sur l'exploitation et les violences sexuelles. L'engagement de longue date des femmes dans les mouvements écologistes ainsi que leur dénonciation des méfaits du patriarcatisme ont également de quoi nous mobiliser. Et, enfin, la récente redécouverte du concept de charge mentale nous rappelle que les réflexions sur l'exploitation de la force de travail des femmes par les hommes, point de départ de la pensée de Christine, restent plus que jamais nécessaires. Car, pour reprendre ses mots espiègles d'une de ses conférences, il convient de «vous laisser sur un message d'espoir»⁹ : en effet, «il apparaît très clairement qu'en 3020, eh bien, le partage des tâches sera réalisé», nous libérant pour sûr du temps pour de belles luttes à venir !

9. Disponible sur [<https://www.youtube.com/watch?v=rq0GC-VgAzg>].